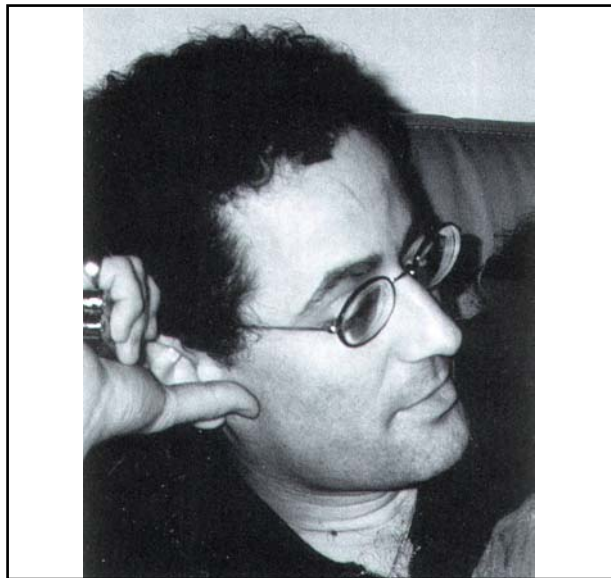


# De l'attente de l'imprévu au deuil de l'intensité

( en psychopathologie de la vie quotidienne)

*Patrick Chaltiel*



**N**ous savons tous que la pratique de la drogue présente, entre autres expériences, celle d'un plaisir d'intensité inhabituelle. On le sait tellement que cela va sans dire... d'autant plus que le dire paraît toujours a priori présenter le danger d'une incitation (le discours de la prévention se fait ici un pieux devoir du mensonge par omission).

Pourtant, passer ce plaisir sous silence conduit ce même discours à présenter le toxicomane sous les traits d'un martien : comment comprendre quoi que ce soit à ce qu'on raconte sur l'addiction ou la dépendance, sans cette dimension essentielle d'un plaisir inhabituellement intense ? ... Et quand un jeune ne comprend pas, il agit pour comprendre...

Donc, il me paraît essentiel que cette notion figure en matière de prévention. Il me paraît d'autant plus essentiel encore qu'elle soit énoncée au coeur du paradoxe de la cure pour tout toxicomane : "guérir de jouir" ? Cette notion du plaisir (et de son envers : le déplaisir) est enfin au principe du travail avec la famille dont la demande s'enracine dans la structure de désignation : "regardez-le (moi) jouir de l'exploitation de notre manque".

C'est à travers un exemple quelque peu paradoxal que j'aborderai ici le sujet : je commencerai en effet par un exemple de déplaisir à la fois anodin, anec-

dotique, et sans rapport avec la gravité du sujet qui nous occupe, mais qui présente l'avantage d'avoir touché le plus grand nombre des automobilistes ayant rechargé sur le coût (abusif) de l'option "cuir" (en matière de sellerie) et affectionnant les pantalons de flanelle.

Ceux à qui je m'adresse ont déjà deviné, à ce point, que je fais référence à l'électricité statique accumulée par le frot-

tement du tissu poilu sur les micro-fibres (synthétiques) du siège (surtout par temps froid) et qui a la fâcheuse idée d'obéir aux lois physiques en se déchargeant au premier contact avec un objet métallique (voire un humain moins "chargé").

Ce picotement suraigu de la décharge n'est, certes, que d'un désagrément mineur (au premier coup... et en valeur absolue). Ce déplaisir né de l'association : surprise imprévisible + douleur infime, pour être de faible intensité, sollicite néanmoins une "surface psychique" croissante au fur et à mesure que s'en répète l'expérience (croissance non linéaire). A 3 ou 4 coups, il achoppe déjà sur la conscience, à 6 ou 10, il s'autocompute par renforcement positif dans les circuits amnésiques infra liminaires provoquant des "réflexes de retrait anticipé".

# A

u 15ème ou 20ème, il vous conchie l'humeur pour une partie de la journée.

Mais à ce stade de "déplaisir généralisé" (catastrophe thymique) celui-ci ne repose déjà plus sur le même cocktail de douleur et d'imprédictible qu'au premier coup. Il s'agit déjà ici d'une surprise anticipée que la douleur confirme ou infirme de façon aléatoire.

En effet, la nuisance en question ne se reproduit pas à chaque fois mais au contraire de façon peu prédictible (en fonction de la charge et de la conductibilité du premier objet touché). Nous sommes ici dans un système d'apprentissage chaotique, de ceux que nous nommerions schizophrénogène si l'injonction tertiaire (interdiction d'élargir le cadre de référence) y était incluse.

L'esprit soit loué, nous avons les moyens de sortir du dilemme. Pour les plus fortunés : sellerie cuir et ioniseur d'atmosphère sur l'allume cigare, pour les fauchés : blue jean et queue de souris en caoutchouc au pare-choc. Mais avant d'en arriver aux grands moyens, celui que nous appellerons dorénavant "le piqué" aura déjà mis en place un rituel d'anticipation contrôlée de la décharge. Il consiste à taper du doigt de façon fugitive (à la sauvette) et volontaire (contrer la réaction par l'action) un objet métallique avoisinant.

Si à ce moment précis, un ami du "piqué" arrive, cordial et la main tendue, surprenant ce rituel, deux situations s'opposent:

- dans l'une, l'ami est aussi un "piqué" et il comprendra, dans l'imédiateté de la *s a i s i e* inconsciente, la finalité du rituel et sa nature contingente quant à la relation;

- mais si l'ami est un fêlé de l'Alpha Roméo qui n'a jamais toléré que des sièges en cuir, il risque fort de considérer avec une certaine suspicion ce phénomène à la fois furtif, étrange et complexe. Poursuivons dans le registre du déplaisir:

Imaginons, maintenant, que ce déplaisir mineur dont nous avons vu la résonance cumulée produire

une cascade d'effets d'humeur et de comportement (nous avons décrit ce que nos sémiologues relookés DSM rangeraient probablement au rayon des "T.O.C."\* ... Entre "tics" et "ratons laveurs")... Imaginons, disais-je, que cette étincelle infime soit remplacée par une décharge beaucoup plus sérieuse. Il est clair alors que, dès la première occurrence, l'électrocuté va refuser d'emblée d'en renouveler l'expérience sans aucune tentative de s'y adapter : nous serons ici dans une situation de refus immédiat et inconditionnel, de rejet absolu de cette expérience.

Une variation dans l'intensité du déplaisir modifie donc radicalement la séquence des faits qui s'ensuivent: si dans le premier cas, notre "piqué" va tenter une approche adaptative intégrant ce déplaisir au lot quotidien en réduisant au minimum les aspects aléatoires (ritualisation), par contre l'électrocuté préférera se passer tout de suite d'automobile que d'en tenter la récurrence. Il se produit donc une bascule qualitative autour d'un certain seuil d'intensité (probablement très variable) qui rend l'expérience méconnaissable.

Résumons ici les quelques points que nous avons décrits :

- l'attente passive d'un déplaisir connu majeure celui-ci, son obtention active le minore.

- un déplaisir infime et répété suscite un comportement adaptatif visant :

- à en limiter les aspects aléatoires,

- à inverser la position du sujet de passif en actif (apparente recherche du déplaisir).

Les comportements acquis d'obtention active et anticipée du déplaisir présentent un côté étrange voire étranger pour tout spectateur n'ayant pas vécu la même expérience, ils présentent, au contraire, un aspect familier (une saisie immédiate) pour ceux qui la partagent. Ils tracent ainsi des "frontières" de familiarité-étrangereté au sein du groupe humain.

- un déplaisir majoré, au-delà d'un certain seuil,

suscite un rejet inconditionnel de l'expérience (à moins de contraintes majeures) : refus d'adaptation.

- ce seuil peut être atteint par le déplaisir, dit initialement infime, si le sujet ne parvient pas à en réduire l'aspect aléatoire et à le provoquer plutôt que le subir.

A ce point, le lecteur attentif fulmine (l'autre est déjà passé à l'article suivant) : "quel rapport entre ce déplaisir infime plus ou moins prédictible et le plaisir intense et provoqué du toxicomane dont l'auteur prétendait traiter ici ?"

Eh bien, c'est précisément ce rapport qu'il nous faudra instaurer au principe de la thérapie avec une famille pour laquelle la structure de la désignation s'énonce (comme je l'ai dit plus haut) : "regardez-le (moi) jouir de l'exploitation de notre manque".

Aborder ce couple du plaisir/déplaisir (fut-ce par le bout du déplaisir) vise évidemment à mettre en scène cette jouissance si étroitement liée au manque que chacun d'eux ne peut que céder la place à l'autre sans aucune solution de continuité (cette absence de "solution" en étant précisément une... solution... au problème du désir, comme l'ont montré les psychanalystes).

Je tiens, en tant que thérapeute familial, pour une évidence clinique que cette forme totalisante, sans interstice, d'alternance absolue d'un "parti unique" dédoublé constitue l'un des mythes opérant activement pour le toxicomane dans sa famille. Le parti unique, c'est celui de la "mère nourricière", dédoublée dans le couple parental, décrétant l'égalité de statut et l'alternance absolue de la jouissance et du manque (dogme de l'oralité). C'est sur ce fond que la rencontre du patient avec l'intensité extrême, celle qui exclut physiologiquement tout "manque du manque", va centrer sur lui la puissance totalitaire du mythe et l'échec du désir.

Pourquoi donc aborder le sujet sous l'angle paradoxal, peut être même provocateur dans son aspect anodin, que j'ai choisi dans mon illustration "clinique" ? C'est

qu'il me semble que cette voie d'abord permette d'approcher, au sein du système familial, de la plus simple façon, la problématique de la jouissance et du manque.

Ainsi serait-il malséant, on le reconnaîtra aisément, d'entreprendre la famille d'emblée sur le thème de son plaisir alors que c'est l'autre face : le déplaisir qui est présenté, dans son évidence, comme prétexte à la demande. Mais il serait une erreur de reconnaître à cette souffrance les caractéristiques d'un déplaisir d'emblée intolérable : ce serait méconnaître le fait qu'un tel déplaisir induirait un refus catégorique du renouvellement de l'expérience et un rejet du lien qui en réalise la condition : le lien nourricier indifférencié entre les parents et cet enfant qui catabolise le "lait parental" en poison pour jouir.

Ce que nous montre la clinique, c'est, à l'inverse, un lien nourricier renforcé et étrange (de cette étrangeté où l'on reconnaît la provocation anticipée du déplaisir imprévisible). La ritualisation de ce lien signe la conduite d'adaptation dont j'ai brossé le tableau : accoutumance au déplaisir par la provocation active et ritualisée de son obtention ; culpabilité et sentiments de honte induits par l'étrangeté de cette adaptation (pensez au compte des petites cuillers la nuit au coeur de l'insomnie, ou encore au scotôme familial concernant les "trous" du budget...).

Cette culpabilité induit, dans le contexte thérapeutique, une grande difficulté à la verbalisation du thème du plaisir et du déplaisir laissant cette gestalt dans un statut infraverbal soit soumise au seul instinct.

Dès lors, un abord thérapeutique visant à favoriser la réémergence dans le discours familial de cette problématique doit procéder par étapes, prenant en compte le double obstacle de la culpabilisation et de la dramatisation.

C'est pourquoi, j'ai choisi comme illustration de cette démarche une expérience de déplaisir (déculpabilisation), d'intensité mineure (dédramatisation), et descriptible sous l'angle éthologique (celui d'un discours sur l'instinct, plutôt qu'un discours sur le désir qui n'a plus droit de cité dans ce contexte).

**C'**est du partage, verbalisé au sein du système thérapeutique, de ce type d'expérience que pour-

ra émerger un discours sur le manque. Non pas le manque aigu induit par des stimulations d'intensité majeure du système : plaisir/déplaisir, mais le manque chronique, celui qui concerne la perte de l'intensité, quand les ritualisations d'anticipation active ont ramené l'expérience du plaisir et du déplaisir à une totale prédictibilité.

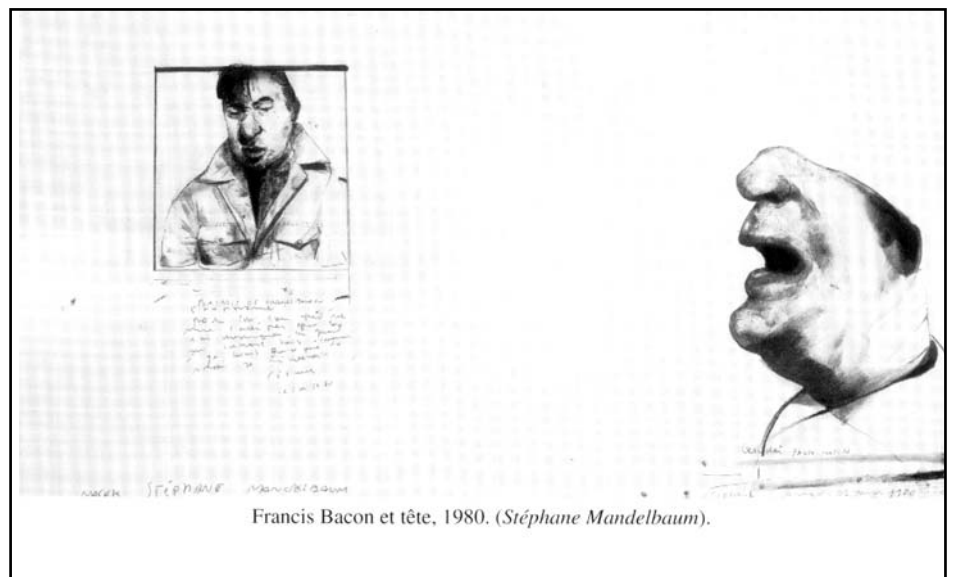
C'est cette espèce du manque, en effet, (qu'il s'énonce manque à être, manque à aimer, manque à gagner, manque à manquer...) qui, en reliant la famille (et son rituel d'anticipation du déplaisir) à son toxicomane (et sa "galère" ritualisée), constitue l'antidote à la désignation du patient.

Alors peut-être le toxicomane s'autorisera-t-il un discours qui ne soit pas celui d'un extra-terrestre sur son plaisir, amorçant un travail familial de deuil de l'intensité. Le deuil de l'intensité qu'on peut aussi baptiser "tolérance à l'accoutumance" (au sens de la désintensification du plaisir et du déplaisir par le prédictible de la coutume) est au coeur d'un travail sur le manque décentré de sa désignation dans le drogué.

- on y voit se rejoindre la question de la douloureuse anticipation du plaisir dans "la galère" avec celle de la non moins douloureuse provocation anticipatrice du symptôme par l'entourage du toxicomane.

- on y voit encore se nouer un lien entre les diverses formes du refus de la tolérance qu'il s'agisse de celle qui se conclut par une O.D. ou de celle qui se termine d'une gifle.

- on peut enfin y mettre en scène le paradoxe de l'affrontement des plaisirs: le plaisir de la maîtrise de l'imprédictible (plaisir de la création, plaisir du savoir) dressé contre le plaisir intense et archaïque de la surprise incontrôlable en une escalade (un hybris comme dirait Selvini-culminant dans la fusion du prédictible et de l'imprédictible à l'acmé de la défonce.



Francis Bacon et tête, 1980. (Stéphane Mandelbaum).